



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 11, n° 1, Janvier 2010
Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.5450>

Traduire pour ne pas comparer

Tiphaine Samoyault

Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris : Payot, 2007, 411 p., EAN 9782228901833 ; Homi K. Bhabha (dir.), *Nation and Narration*, Routledge, 1990, 352 p., EAN 9780415014830.



Pour citer cet article

Tiphaine Samoyault, « Traduire pour ne pas comparer », Acta fabula, vol. 11, n° 1, « Autour de l'oeuvre d'Homi K. Bhabha », Janvier 2010, URL : <https://www.fabula.org/revue/document5450.php>, article mis en ligne le 05 Janvier 2010, consulté le 05 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.5450

Traduire pour ne pas comparer

Tiphaine Samoyault

Cet article a d'abord paru dans la Revue internationale des livres et des idées (n°14, novembre-décembre 2009). Il est ici reproduit avec l'autorisation de l'auteur dans le cadre du partenariat entre nos deux revues.

En mars 2007, quatorze ans après sa publication en langue anglaise sous le titre *The Location of culture*, paraissait aux éditions Payot la traduction française des *Lieux de la culture* de Homi K. Bhabha, l'un des théoriciens les plus influents des études postcoloniales. Actuellement professeur de littérature anglaise et américaine à Harvard, Homi K. Bhabha dirige le Humanities Center ; il est depuis 2005 « Senior adviser » du Radcliffe Institute for Advanced Studies.

Les Lieux de la culture développe une réflexion sur l'altérité qui déplace la référence identitaire du sujet porteur de droits politiques, économiques, culturels, vers une dimension expérimentale dans laquelle s'élaborent ce que Homi K. Bhabha nomme « stratégies du soi ». L'identité y devient un phénomène susceptible d'hybridations multiples et créatrices, qui se transportent en des lieux provisoires et fragiles, « interstitiels ». Cette « théorie postcoloniale », selon le sous-titre retenu par l'éditeur français, offre ainsi une relecture du concept de cosmopolitisme plus soucieuse des marges institutionnelles et des « positionnements » des minorités que d'une citoyenneté assurée de droits universels.

Par ce qu'il appelle « cosmopolitisme vernaculaire », Homi Bhabha n'entend pas toutefois défigurer les représentations concurrentes d'appartenance communautaire, mais repérer les espaces de circulation par où la subjectivation politique initie des transformations historiques, et métamorphose les processus traditionnels de transmission culturelle. Se trouve ainsi forgée une pensée du politique comme articulation sans cesse réinventée de « lieux » identitaires, et une philosophie de la « culture » elle-même conditionnée par le jeu instauré entre savoirs et pouvoirs, entre discours et luttes.

Le 28 mai dernier, Homi K. Bhabha recevait à Saint-Denis le doctorat *honoris causa* de l'Université Paris 8, une cérémonie inscrite parmi les manifestations célébrant le quarantième anniversaire de la création du « Centre expérimental de Vincennes. Les travaux d'Homi Bhabha nourrissent en effet un dialogue critique entre les différents courants de la pensée postmoderne où

se croisent de grandes figures de Vincennes : Hélène Cixous, Gilles Deleuze et Michel Foucault notamment.

Une table-ronde a réuni ce jour-là, autour d'Homi K. Bhabha, J. Rancière, Stéphane Douailler, Tiphaine Samoyault et Marie Cuillerai pour débattre des enjeux politiques et méthodologiques des théories postcoloniales.

Ce sont deux des textes prononcés à cette occasion qui sont donnés à lire ici : Marie Cuillerai et Tiphaine Samoyault cherchent à dire l'actualité de la pensée du théoricien américain, et d'éclairer aussi la singularité d'une pensée interdisciplinaire qui convoque tout à la fois la littérature mondiale, la philosophie, la psychanalyse et l'histoire pour inviter à repenser les questions d'identité et d'appartenance nationales.

Marc Escola

Dans l'effort ininterrompu et parfois un peu désespéré mené par la littérature comparée pour se définir ou pour se situer, l'œuvre théorique et critique d'Homi Bhabha a joué un rôle important dont l'Institution universitaire et une partie de la pensée critique, en France, n'ont pas encore pris toute la mesure. Cette marginalisation de textes comme *Les Lieux de la culture*, traduit quatorze ans après sa première publication en langue anglaise, ou le volume collectif *Nation and Narration*¹, s'explique en partie seulement. On peut certes incriminer la relative amnésie de l'Université américaine à l'égard d'une origine de la littérature comparée qui remonterait avant les années 1930 et la Seconde Guerre mondiale (moments où de grands philologues exilés, Spitzer, Auerbach, Welleck, Poggioli, lui ont donné une assise aux États-Unis) ; on peut tenir compte aussi du fait que la relation au temps et à l'histoire constitue le principal fondement du savoir comparatiste en Europe tandis que c'est l'espace qui, dans la discipline nord-américaine, justifie la mise en équivalence. Comme le dit Natalie Mélas dans un livre récent, la simultanéité dans laquelle y sont saisis les textes ou les cultures constitue une sorte de « degré zéro de l'équivalence. La possibilité de comparer est maintenue, mais sans discrimination. » De façon assez inquiétante, ajoute-t-elle, le lieu de la comparaison est étendu au monde dans sa totalité : « si l'espace provoque la comparaison, il place aussi ses opérations épistémologiques dans la plus grande confusion. »²

¹ Homi Bhabha, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994 (*Les Lieux de la culture. Une théorie post-coloniale*, traduit par Françoise Bouillot, Payot, 2007. Les références de pages entre parenthèses renvoient à cette édition) ; *Nation and Narration*, Homi Bhabha éd., New York, Routledge, 1990.

² Natalie Melas, *All the Difference in the World*, Stanford University Press, 2007, p. 4. Voir aussi Emily Apter, « Global Translatio : the Invention of Comparative Literature, Istanbul, 1933 », *Critical Inquiry*, 2 (Winter 2003), article traduit en français dans *Littérature*, n° 141.

Pourtant Homi Bhabha passe son temps à temporaliser l'espace, ce qui peut être lu comme une réponse possible à cette confusion. Par exemple, dans *Les Lieux de la culture* : « L'imaginaire de la distance spatiale — vivre en quelque sorte hors des limites de notre temps — met en relief les différences temporelles, sociales qui interrompent notre sentiment de collusion contemporanéité culturelle. » (p. 34) Invoquer en revanche comme raison du dédain le corpus majoritairement anglophone des textes de Bhabha relève soit de l'ignorance soit de la mauvaise foi. Ses références critiques sont françaises pour la plupart et il est un vrai lecteur de Fanon, certes bien peu canonisé en France, et de Césaire. Il n'est pas non plus certain que la divergence si souvent invoquée entre les décolonisations britannique et française justifie une réflexion radicalement distincte sur le post-colonial. En dernière analyse, on retiendra surtout le délai important avec lequel toute proposition de pensée est enregistrée et admise par le monde universitaire français qui, à la différence de ce qui se passe aux États-Unis, n'est pas le seul lieu où se produit la pensée.

On n'en finirait pas de relever toutes les expressions de l'inquiétude suscitée pour la pratique comparatiste et la discipline de la littérature comparée par la mondialisation, par l'extension grandissante des interactions, des circulations et des croisements, comme si, plus que d'autres disciplines, la littérature comparée devait se plier à des impératifs économiques, comme si sa courbe ou sa destinée devait présenter une homologie avec celles du monde comme il va ou comme on le dessine. Jusqu'à l'arrêt de mort prononcé par Gayatri Chakravorty Spivak en 2003 avec *Death of a Discipline*³, on distingue plusieurs moments dans l'expression de cette perturbation, qui correspondent peut-être à plusieurs façons politiques et méthodologiques de le penser. Le premier, qui précède le tournant du siècle ou qui coïncide avec la fin du millénaire et le sentiment de cette fin, et même si on peut l'identifier comme le moment du *Cultural turn*, est caractérisé par une ambivalence : c'est celui dont témoigne le premier rapport de l'ACLA (*American Comparative Literature Association*) publié par Charles Bernheimer sous le titre *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism* où, tout en évoquant le caractère anxiogène d'une discipline forcée de renoncer à ses centres stables et à ses points de repères traditionnels sous l'effet de la démultiplication et des textes à considérer et des modes d'approche pour le faire, signalait aussi l'euphorie de cette ouverture transnationale qui offrait à la discipline une nouvelle raison d'être, une pertinence critique indéniable⁴. Quelques mois seulement après la première parution de *The Location of Culture*, son texte se faisait l'écho de la fameuse proposition de Bhabha : « J'estime pour ma part que la globalisation doit toujours commencer chez soi. Une

³ Gayatri Chakravorty Spivak, *Death of a Discipline*, New York, Columbia University Press, 2003.

⁴ Charles Bernheimer (éd.), *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1995.

juste mesure de progrès global exige avant tout d'évaluer comment les nations globalisantes se débrouillent avec « la différence interne » — des problèmes de diversité et de redistribution au niveau local, et des droits et les représentations des minorités sur un plan régional. » (p. 14) Dix ans après le premier rapport de l'ACLA, le second, issu du congrès de 2004, cette fois intitulé *Comparative Literature in an Age of Globalization* (on voit le passage du divers à l'un-tout, de « multiculturalism » à « globalization »), exprime par quantité de voies et de voix différentes, cette nécessité d'une reprise, « Looking back at "literary theory" », après le « cultural turn » des années 1990, comme le propose Richard Rorty, ou en reprenant la première phrase d'un des chapitres du Petit traité d'inesthétique d'Alain Badiou "je ne crois pas beaucoup à la littérature comparée" (Emily Apter), en posant la question de ce qu'est ou pourrait être un comparatisme post-colonial, post-canonique, non exclusivement culturel. Dans son introduction, Haun Saussy expose les raisons de la fragilité identitaire du comparatisme (inversement proportionnelle, au moment où il écrit, à son assise institutionnelle) en les reliant à des indéterminations d'époque : « des mutations récentes des structures politiques et institutionnelles dans lesquelles nous inscrivons notre pratique laissent peu de choses intouchées.⁵ » Il s'agit de rouvrir constamment la question de la comparabilité, de la possibilité même de la comparaison, de postuler une identité fantomatique de la littérature comparée, de mettre en évidence, de façon plus ou moins honteuse ou assumée, un malentendu scientifique. Ce défaut d'identité est — ou n'est pas — compensé par un excès de légitimation en aval de la discipline : son succès académique ou critique. C'est ce qui explique l'éventuel retournement axiologique, relevé par Claire Joubert dans Comparer l'étranger et qui prend acte des concepts centraux de la pensée de Bhabha, la promotion de l'interstice, de la marge, du passage : « Le projet serait de retourner la valeur de cet état critique de la discipline, comme non plus seulement le symptôme mais le moteur de son efficace critique : transmuter son caractère flottant en une labilité stratégique, et faire valoir le comparatisme comme lieu de transfert et plaque tournante des sciences humaines, indispensables comme « méta-discipline », dit Saussy, et même « contre-discipline ». ⁶ »

Afin de sortir d'une pensée dichotomique de l'altérité, Bhabha (mais également Gayatri Spivak) refusent les concepts d'essence, d'identité et de sujet et s'intéressent au contraire à des données mouvantes, hétérogènes et décentrées. Leur travail consiste à déconstruire les récits et les mécanismes idéologiques au fondement de

⁵ Haun Saussy, « Exquisite Cadavers Stitched from Fresh Nightmares. Of Memes, Hives, and Selfish Genes », dans *Comparative Literature in an Age of Globalization*, Haun Saussy (éd.), Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006, pp. 3-42, p. 24. « Des mutations récentes dans les structures politiques et institutionnelles à l'intérieur desquelles nous pratiquons notre discipline n'ont pas laissé de nous toucher. »

⁶ Claire Joubert, art. cit., p. 29-30.

la construction des identités et de mettre en évidence d'autres principes de fonctionnement de l'espace mondial. Les figures du marginal, de l'exilé, du migrant sont pour Homi Bhabha celles qui viennent troubler l'homogénéité de la nation et la disséminer. « On a besoin, écrit-il, d'un autre temps de l'écriture capable d'enregistrer les croisements ambivalents du temps et de l'espace qui constituent l'expérience moderne de la nation moderne. » (p. 203) Surtout, ils sortent le rapport à l'autre de tout le système dialectique hégéliano-marxiste. Ne pas reproduire ni inverser la relation entre dominant et dominé, entre centre et périphérie, ne pas statufier leur représentation impliquent de privilégier les zones interstitielles où les rapports se défont, où les identités se troublent. C'est dans la langue que se joue le mieux cette désorientation, des irrégularités, des bouleversements littéralement incomparables. C'est une des forces d'Homi Bhabha de faire plus que le suggérer. Il s'appuie sur une lecture très orientée de « La Tâche du traducteur » de Walter Benjamin pour faire de la traduction non une appropriation de l'autre mais comme ce qui institue un rapport dans lequel la différence est mise en évidence et valorisée.

Il importe donc de prendre en considération les concepts d'interstitialité (*in-betweenness*), de liminalité et de voisinage dans le contexte d'une littérature comparée fondée sur une théorie de la traduction. Homi Bhabha les a forgés contre le fétichisme des identités et contre la stabilité des systèmes, mettant l'accent sur l'activité négatrice de l'autre côté où s'établit une frontière. Or, comme le dit Arjun Appadurai en mettant pour sa part l'accent sur le primat de l'imagination dans la configuration actuel du monde globalisé : l'être construit son local plus que le local ne le détermine ou le construit. On pourrait ainsi faire du traducteur, qui connaît les deux langues, celle qu'il traduit, celle dans laquelle il traduit, le bon voisin par excellence, dans le sens que Bhabha donne à ce terme, à la fois éloigné et proche, au dedans et au dehors, limitrophe et distant. Mais il y aurait alors aussi dans l'acte de traduire, une part de la violence excessive qu'il voit dans la « relation de voisinage » (*neighbourly relation*) et qui est une conséquence de la division des identités. Dans *Les Lieux de la culture*, un des points d'intérêt majeurs est de décrire la façon dont l'articulation des différences culturelles a à voir avec ce qui ne peut pas être traduit ; ce qui peut, à un moment donné, constituer une différence culturelle incommensurable et pointe dans la langue comme un oubli de la signification ou du symbole qui seront requis, à un autre moment, pour sa représentation. On est face à une sorte de perturbation de l'énonciation qui précipite le processus d'interprétation ou d'identification dans un flux — et qui pour cette raison précisément rend encore plus nécessaire le besoin de repérer, d'interpréter, d'historiciser. La violence, en ce cas, est-elle liée à l'intraduisible ou au fait de tenter de traduire quand même ? Si la force de cette pensée est de ne pas faire de la considération du milieu, de l'entre-deux, une pensée moyenne ou une

pensée du juste milieu, mais au contraire le lieu même où se jouent toute les perturbations, les singularités et les conflits, on peut penser que le troisième espace, ou le troisième texte établi par la traduction permettent de mettre au jour à la fois des phénomènes inattendus d'attention au local, aux langages minoritaires, en même temps que des opérations de réduction de ceux-ci. Si la traduction que l'on pratique reste souvent le lieu d'une illusion de la ressemblance ou d'un exercice d'appropriation, celle que l'on étudie comme texte offre un territoire encore largement inexploré et passionnant à la littérature comparée pour examiner les différents temps de réception des textes, des langages, des singularités. La question de la traduction permet peut-être de comprendre comment, bien que notre époque soit mieux prête à entendre les témoignages des victimes du génocide du Rwanda (exemple souvent convoqué par Bhabha) que ne l'ont été, soixante ans plus tôt, les auditeurs ou les lecteurs des témoins de la Shoah, elle n'a pas permis d'empêcher que la violence se répète. L'attention au local est aussi une façon de ne pas se suffire de lui.

PLAN

AUTEUR

Tiphaine Samoyault

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : tiphainesamoyault@wanadoo.fr